

Céline Spang

LA NUIT DU TAUREAU

PERSONNAGES :

MAXIME, jeune femme d'une vingtaine d'années.

EUSEBIO, ami d'enfance de Maxime.

ROSARIA, mère d'Eusebio.

ANTONIO, père d'Eusebio.

LE FANTÔME DE TOMAS, père de Maxime.



Texte lauréat de l'aide à l'écriture
de l'association Beaumarchais-SACD

Dépôt SACD N°000588807

La Nuit du taureau est un texte écrit pour la scène qui parle du deuil et de la nécessité pour nous, humains, d'entourer la mort de rituels. L'univers de la tauromachie est le contexte dans lequel se déroule cette histoire.

Les scènes de corrida, ou celles impliquant la présence de taureaux, sont de l'ordre du symbole et non du documentaire. Toute liberté est laissée à la scénographie de les faire exister par le média de son choix : danse, vidéo, sons ou autre... Les descriptions de mouvements et de gestes dans ces scènes, ainsi que dans celles du Rituel, ne sont fournies qu'à titre indicatif, afin de donner à saisir le déroulé narratif de l'action.

PROLOGUE

Au cœur d'une nuit sans lune. Obscurité totale.

Le vent se lève. Une voix chantée se mêle peu à peu aux sons de la nuit.

Imperceptiblement, un rai de lumière descend et dessine un cercle au sol.

Dans ce halo apparaissent, surgies de nulle part, les cornes d'un taureau.

Au sommet d'une colline, une nuit d'été.

MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

MAXIME marche dans une semi-pénombre. Elle est accompagnée par EUSEBIO. Derrière eux, ANTONIO et ROSARIA.

MAXIME s'arrête, écoute, réfléchit. Elle ramasse un peu de terre, la sent...

MAXIME. Non, ce n'est pas là, pas exactement là...

EUSEBIO. Maxime, où est-ce que tu nous emmènes ? C'est dangereux, la colline en pleine nuit. Et puis je voudrais en finir, avec cette... ce maudit chargement dans la camionnette.

MAXIME. C'est bientôt fini... Eusebio, je sais que tout ça te semble très obscur mais encore une fois je te demande de me faire confiance.

EUSEBIO. Je le connais, ce regard ! Et il ne m'inspire pas du tout confiance.

ROSARIA. Laisse, Eusebio. Ce regard, je le connais aussi, c'est celui qui se retourne vers l'arrière pour mieux ouvrir le futur.

EUSEBIO. Maman, si tu pouvais voir ses yeux...

ROSARIA. J'entends ses yeux plus clairement que tu ne peux les voir. Va, Maxime, suis le fil qui guide ton cœur et tu trouveras.

MAXIME. J'ai si souvent parcouru cette colline et pourtant mes yeux n'y reconnaissent rien. Ni l'ombre muette des arbres qui se découpe sur le ciel blanchi par la lune, ni le chemin qui serpente à pas freutrés depuis la grande bâtisse du domaine. La chouette elle-même, autrefois si familière, me toise de son silence mat et vide.

ROSARIA. Écoute... Écoute encore, écoute sous tes pieds, la terre n'est jamais muette.

MAXIME, *pose une oreille contre le sol*. L'écho du sang, je le perçois. Il bat, par là, non loin de là.

ROSARIA. Alors aie confiance, suis-le.

EUSEBIO. C'est le pas des bêtes que tu entends. Le troupeau n'est pas loin, il ne faut pas rester là... Je rentre !

ANTONIO. Tu peux être tranquille, le troupeau ne montera pas jusque là. Il n'y a plus de taureaux sauvages dans le domaine. Le nouveau propriétaire fait du lait et de la viande, ces bêtes-là ne montent jamais par ici.

MAXIME. Pars si tu veux, Eusebio. Moi j'y passerai la nuit et les nuits suivantes s'il le faut, mais je trouverai la place exacte.

EUSEBIO *raconte*. L'obstination, c'est la première chose que j'ai vue chez elle. Nous n'avions pas encore six ans, elle venait d'arriver à l'école du village. On préparait un spectacle pour Noël, un conte dans lequel une reine mourait juste après son mariage, laissant le royaume désolé. C'est ce rôle qui lui avait été attribué, celui de la jeune reine qui tombait morte après trois phrases, piquée par une aiguille empoisonnée ou emportée par une mystérieuse maladie. Et elle s'était allongée, là, au milieu de la scène, les yeux clos, morte. Tout autour d'elle, le spectacle continuait, chacun contraint de la contourner, de l'enjamber, parfois trébuchant sur elle. Mais elle restait là, immobile, couchée, obstinément morte. Ton rôle est terminé, tu ne fais plus partie de l'histoire, sors du plateau ! On lui a dit, et pas qu'une fois ! Les morts, quand ils sont morts, ils disparaissent ! C'est là que je lui ai vu ce regard pour la première fois. Elle a ouvert les yeux, elle s'est levée très lentement, elle nous a tous regardés un par un et elle a dit : C'est pas vrai, quand on est mort on ne disparaît pas. C'est vous qui ne voyez rien, vous savez pas où regarder. Puis elle a refermé les yeux et il a fallu organiser tout le spectacle autour d'elle. Et moi, je n'ai plus réussi à détacher mon regard de cette fille.

HISTOIRE DE POULES ET DE RENARD

À l'école.

MAXIME et EUSEBIO, 6 ans.

MAXIME. Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Tu veux ma photo ?

EUSEBIO. C'est vrai que tu vois des choses que nous, on voit pas ?

MAXIME. (*un temps*) Comment tu t'appelles ?

EUSEBIO. Eusebio.

MAXIME. C'est toi qui habites dans la petite maison au bout de la réserve aux taureaux ?

EUSEBIO. Mon père travaille pour Claudio, le propriétaire du domaine.

MAXIME. Je sais qui c'est, Claudio. Je vis chez lui avec ma mère.

EUSEBIO. C'est ton père ?

MAXIME. Ça va pas, non ! J'ai rien à faire avec lui, moi. (*Un temps*) Et ton père, il fait quoi, avec lui ?

EUSEBIO. Il s'occupe de ses bêtes.

MAXIME. C'est des taureaux sauvages, ils ont pas besoin qu'on s'occupe d'eux.

EUSEBIO. Si. Il faut leur apporter à manger en hiver, vérifier tous les jours qu'aucun n'est blessé ou malade... Mais il faut surtout pas les déranger, rester le plus loin possible. C'est pour ça que c'est un travail difficile. Mon père les connaît tous un par un. C'est lui qui décide lequel est prêt pour l'arène. Il sait comment les capturer et c'est lui qui les emmène à la ville dans son camion, les jours de corrida.

MAXIME. T'y es déjà allé, aux arènes ?

EUSEBIO. Non. Ma mère dit que j'irai plus tard, quand je serai assez grand pour comprendre. Il paraît qu'il se passe des choses terribles, là-bas.

MAXIME. Qu'est-ce qu'elle en sait ? Elle a jamais vu ce qu'il s'y passe, elle.

EUSEBIO. Comment ça ?

MAXIME. Ta mère, c'est l'aveugle, elle a jamais vu ce qui se passe dans les arènes.

EUSEBIO. Ma mère voit des choses que même toi tu vois pas.

MAXIME. Ah oui ! Et qu'est-ce qu'elle voit, par exemple ?

EUSEBIO. La nuit elle voit le renard arriver dans le noir avant même qu'il ne s'approche du poulailler.

MAXIME. Et alors ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle le chasse ?

EUSEBIO. Non. Elle cache le fusil de mon père. Elle dit que c'est dans la nature du renard de manger les poules et dans la nature des poules d'être mangées.

MAXIME. Et si c'est dans la nature de ton père de tuer le renard qui vient lui voler une poule ?

EUSEBIO. Alors c'est peut-être dans la nature de ma mère d'empêcher mon père de tuer le renard. Elle dit qu'on aura toujours assez de poules pour nous. Et que si chacun suivait sa nature sans vouloir toujours plus, le monde serait plus en ordre.

MAXIME. Et toi, t'en penses quoi ?

EUSEBIO. Moi ? J'ai peur du renard et je supporte pas de voir du sang dans le poulailler. Alors je vais me cacher au fond de mon lit.

MAXIME. Ah... Tu manges jamais de poulet alors.

EUSEBIO. Si, mais le poulet, c'est pas les poules.

MAXIME. N'importe quoi. C'est toi qui es une poule mouillée !

EUSEBIO. C'est pas vrai !

MAXIME. Eusebio poule mouillée ! Eusebio poule mouillée !

EUSEBIO. Tais-toi...

MAXIME. Ou bien quoi ?... Hein ?... Allez, viens ! Viens t'battre si t'es pas une poule mouillée !

EUSEBIO. C'est pas dans ma nature, de me battre.

(...)

(...)

RITUEL : PURIFIER LE LIEU

MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

En silence, *MAXIME nettoie le sol à mains nues.*

MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA racontent.

MAXIME. J'avais cinq ans. Je n'ai aucun souvenir du jour où mon père est mort sur la colline aux taureaux, les entrailles déchirées par les coups de corne. Nous habitions alors une petite maison tout au bout du village. Je me souviens de lui, me portant à bout de bras dans la cuisine. J'étire mon corps autant que je peux pour atteindre le plafond, je tends les mains de toutes mes forces... vas-y Maxime, tu y es presque ! Mon père rit, mesure de son sourire les quelques millimètres qui séparent mon index du bois rugueux. Il dit que je dois grandir encore, et que quand je serai assez grande, le toit de la maison s'ouvrira devant mes mains, le ciel m'éblouira et alors le monde m'appartiendra. Je n'ai pas su ouvrir le toit de la maison. Un soir, la chaise de mon père est restée vide. J'ai demandé quand il allait rentrer. Ma mère s'est levée sans un mot et elle a quitté la table en me tournant le dos. Il y a eu un bruit sourd contre la fenêtre. Un oiseau venait de se jeter contre la vitre. Ça arrivait parfois, les jours où ma mère nettoyait les carreaux, mais ça ne s'était

jamais produit si tard dans la journée. Le lendemain, assis à la place de mon père, il y avait cet homme avec ses yeux d'acier. Son regard balayait la pièce comme si tout ce qui s'y trouvait lui appartenait. Quand il s'est posé sur moi, j'ai vu un éclat rouge et j'ai senti le froid me pénétrer le corps. Va dans ta chambre, il a dit, je dois parler à ta mère. Comment tu t'appelles, j'ai demandé. Claudio, il a dit. Va dans ta chambre. C'est quoi, la tache rouge que tu as sur la paupière ? Il a plissé les yeux et il a dit : Dans la vie, il y a ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Ceux qui parlent et ceux qui se taisent. Chaque fois que tu verras cette tache rouge, souviens-toi que c'est le moment de te taire et d'obéir.

ROSARIA. Un homme qui n'est pas à sa place sème le malheur autour de lui.

MAXIME. J'ai cherché ma mère du regard. Elle a baissé les yeux et elle n'a rien dit. Je suis allée dans ma chambre et j'ai attendu jusqu'au soir. Quand je suis ressortie, la maison était remplie de gens que je ne connaissais pas. J'ai demandé où était mon père. Ils ont détourné les yeux en chuchotant des choses que je n'ai pas comprises. J'ai vu le mot mort glisser d'une bouche à l'autre, passer de main en main, se faufiler entre des jambes. J'ai couru pour l'attraper, il s'est sauvé par la fenêtre. J'ai ouvert la porte. Dehors le ciel vibrait d'étoiles qui éclairaient la colline aux taureaux, tout là-haut. J'ai saisi le mot mort dans ma main, je l'ai mis dans ma bouche et je l'ai avalé. Quelques semaines plus tard, ma mère et moi avons emménagé dans le domaine de Claudio, au pied de la colline. De mon père, elle n'a plus jamais parlé. Plus tard, bien plus tard, vous m'avez dit que je n'avais pas assisté à son enterrement. Parce que j'étais trop petite. Et tout ce que je sais de lui, je le tiens de vous, Rosaria et Antonio. Racontez-moi encore...

ROSARIA. Ton père était arrivé au village avec ta mère et toi quelques années auparavant. On savait peu de choses sur lui. Certains racontaient qu'il était torero et qu'il avait été gravement blessé lors d'une corrida.

(...)

(...)

COMMUNIER AVEC LES TAUREAUX PAR LES NUITS SANS LUNE

*Au sommet de la colline aux taureaux, la nuit.
MAXIME et EUSEBIO, 8 ans. Le fantôme de Tomas.*

*MAXIME avance dans la nuit comme une somnambule. Elle s'arrête, écoute, flaire le vent, attend.
Dissimulé dans un coin, EUSEBIO l'observe.*

Derrière MAXIME apparaît LE FANTÔME DE TOMAS, tandis que s'élève un chant, une très ancienne berceuse espagnole :

*« Duérme, duérme un poco,
porque si no duermes
llamaré al coco.
A la rorro, rorró,
bendita sea la madre
que te parió.
Duérme, hijo de mi vida,
que el coco viene,
y se lleva a los niños
si no se duermen.
A la rorro, rorró,
bendita sea la madre
que te parió. »*

Sans la toucher, LE FANTÔME DE TOMAS met en action les bras, les jambes, tout le corps de la petite fille. Il lui enseigne les gestes de la tauromachie.

LE FANTÔME DE TOMAS disparaît.

MAXIME *raconte*. C'est comme ça que j'ai appris à toréer. Mon père dit qu'il faut apprendre le langage des arbres, des rivières et des taureaux par les nuits sans lune. Sans utiliser ses yeux. Ne jamais leur faire confiance : les yeux sont toujours en retard, ce qu'ils voient est faussé. Il dit faut apprendre à communier avec les taureaux dans l'obscurité. Flairer dans le vent leur fureur endormie. Aspirer la pulsation de leur sang. Déchiffrer dans leur souffle chacune de leurs pensées, chacun de leurs désirs. Caresser la puissance de leur chair, aimer leur force, l'appriivoiser, la modeler pour la faire tourner lentement autour de soi.

Tu as raison, Eusebio, c'est bien ici que tout a commencé. Il est temps de rendre à la colline la dépouille d'un qui s'en est nourri.

RITUEL : LA DÉPOUILLE

MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

EUSEBIO et ANTONIO, précédés de MAXIME et suivis de ROSARIA, portent la dépouille du taureau et la déposent au sol. Berceuse sans paroles de Rosaria.

(...)

(...)

MAXIME. Le monde des humains a sa logique, la terre et les taureaux ont la leur. Je l'ai compris la première fois que j'ai vu le sable de l'arène aspirer le sang du fauve. J'avais dix ans. Tout ce qui, jusque-là, était sens dessus dessous, se trouvait soudain remis à l'endroit.

LE TAUREAU DOIT MOURIR, TOUJOURS

Aux arènes.

MAXIME et EUSEBIO, 10 ans. ANTONIO.

Musique de féria jouée par un orchestre, comme on en entend dans les arènes, en prélude de la faena.

ANTONIO. Vous vous asseyez là tous les deux et vous bougez plus.

(Silence)

MAXIME. C'est qui, les gens en noir sur les chevaux ?

ANTONIO. Je veux pas vous entendre, compris.

(Silence)

EUSEBIO. T'es fâché, papa ?

ANTONIO. Vous vous rendez compte dans quelle situation vous m'avez mis ?
(à MAXIME) Je serai content si je perds pas mon boulot à cause de toi !

MAXIME. Claudio va pas t'virer ! Comment il fonctionnerait, le domaine, sans toi ? Et puis il s'en fiche, que j'viennne aux arènes.

ANTONIO. Pourquoi tu lui as pas demandé alors, au lieu de monter comme une voleuse dans ma voiture ?

MAXIME. Ma mère aurait jamais voulu qu'tu m'emmènes.

ANTONIO. Et elle a raison, c'est pas un endroit pour une petite fille. *(Il sort un cigare de sa poche, l'allume)* Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

MAXIME. J'ai besoin de voir.

ANTONIO. De voir quoi ?... Hein ? Qu'est-ce que tu veux voir ?

MAXIME. J'ai besoin de voir comment ça meurt, un taureau.

ANTONIO *(à EUSEBIO)*. Et toi évidemment tu l'as suivie !

(Silence)

ANTONIO. Les gens en noir sur les chevaux, c'est les alguazils. Ils sont chargés de faire respecter le règlement. Ils saluent la présidence à la tribune et ils récupèrent la clé du toril. Derrière eux, c'est les trois matadors de la corrida. Chacun est suivi par son équipe, la cuadrilla.

EUSEBIO. Le matador, il tue pas son taureau tout seul alors ?

ANTONIO. À la fin, si, face au taureau, le matador est tout seul. Mais quand le taureau entre dans l'arène, personne ne peut l'approcher. Il faut travailler à plusieurs pour le faire courir, lui faire perdre du sang, calmer sa colère. Le taureau doit être prêt. C'est seulement à ce moment-là que le matador peut l'amener tout doucement à mourir.

MAXIME. C'est doux, sa mort, alors ?

ANTONIO *tire sur son cigare sans répondre*.

MAXIME. Et le taureau doit mourir ? Toujours ?

ANTONIO. Toujours.

Long silence. Puis palmas, accompagnées ensuite d'un chant.

ANTONIO, MAXIME et EUSEBIO regardent la corrida en silence. Pensées et émotions les traversent. Regard professionnel pour ANTONIO. Curiosité, admiration puis inquiétude, voire effroi et dégoût pour EUSEBIO.

MAXIME ne bouge pas. Elle est absolument absorbée par sur ce qui se passe dans l'arène. Au moment de la mise à mort, elle vomit devant elle un long ruban blanc. Eusebio l'observe. Silence.

EUSEBIO. Maxime ! Ça va ?

MAXIME. J'ai froid.

ANTONIO. Et voilà ! T'as voulu voir, t'es servie ! Je l'avais dit, c'est pas un spectacle pour une gamine de dix ans.

MAXIME. C'est pas un spectacle et je suis plus une gamine. Je vais devenir torera.

MAXIME, *raconte*. Ce jour-là, au moment où le taureau a lâché prise et s'est écroulé sur le sable, j'ai recraché le mot mort que j'avais avalé il y a si longtemps et qui m'avait transpercé le corps. Autour de moi, le monde s'était arrêté. Au centre de l'arène, le sang de la bête avait englouti les gradins et sa foule, la ville et ses désordres, le monde et sa fureur. Dans l'œil du cyclone régnait une sérénité que je n'avais encore jamais connue. L'univers retrouvait son battement originel.

RITUEL : DANSE DU DEUIL

MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

En silence, MAXIME ramasse le ruban blanc tombé à ses pieds, exécute une danse de deuil, puis dépose le ruban sur le lieu du rituel.

(...)